

Moeglin (Jean-Marie) & Péquignot (Stéphane), éd(s). *Diplomatie et «relations internationales » au Moyen Âge (IXe-XVe siècle)*. Paris, Presses universitaires de France, 2017  
Christophe Masson

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Masson Christophe. Moeglin (Jean-Marie) & Péquignot (Stéphane), éd(s). *Diplomatie et «relations internationales » au Moyen Âge (IXe-XVe siècle)*. Paris, Presses universitaires de France, 2017. In: *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 97, fasc. 4, 2019. Histoire – Geschiedenis. pp. 1438-1440;

[https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_2019\\_num\\_97\\_4\\_9392\\_t24\\_1438\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2019_num_97_4_9392_t24_1438_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 24/11/2021

rassembler au cours de son travail. Ce livre constituera désormais, à n'en pas douter, l'une des bases les plus solides de tout travail portant sur l'ensemble du duché de Bourgogne, de 1419 à 1477. – Irène DIETRICH-STROBBE (Sorbonne-Université - UMR 8596 – Centre Roland Mousnier).

***Histoire politique et diplomatique du Moyen Âge – Politieke en diplomatieke geschiedenis van de Middeleeuwen***

MOEGLIN (Jean-Marie) & PÉQUIGNOT (Stéphane), éd. *Diplomatie et « relations internationales » au Moyen Âge (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Presses universitaires de France, 2017 ; un vol. in-8°, 1106 p. (NOUVELLE CLIO). Prix : 42 €. ISBN 978-2-13-052787-9. – La parution d'un volume de la *Nouvelle Clio* est toujours un événement. Celui qu'ont rédigé Jean-Marie Moeglin et Stéphane Péquignot ne fait pas exception à la règle. On peut d'ailleurs dire qu'il s'agit incontestablement d'un travail destiné à longtemps accompagner les chercheurs dans leurs recherches, qu'elles soient ou non directement centrées sur les questions de diplomatie et de « relations internationales ». Les sections consacrées aux cadres et acteurs des échanges qui seront au cœur de cette synthèse sont d'ailleurs à recommander à tout médiéviste, qu'importent ses champs d'intérêt, tant elles offrent une vision synthétique et éclairante du monde occidental entre la décomposition de l'Empire carolingien et le XV<sup>e</sup> siècle. Aussi l'ambition des auteurs d'offrir à leur travail une place complémentaire aux classiques *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*. *Les États* de Bernard Guenée et *La guerre au Moyen Âge* de Philippe Contamine, publiés dans la même collection, semble tout à fait rencontrée.

Ce volume allait pourtant au-devant de deux difficultés majeures. La première était de traiter de « relations internationales », à une époque où n'existaient pas les États-nations, qui sont à l'origine de ce concept. Si le terme est employé, sans doute par souci de clarté, il n'en a pas moins été redéfini en amont, et se trouve désormais renvoyer au caractère interpersonnel de ces relations. L'idée est défendue, de façon convaincante, que ceux que lient ces échanges sont plutôt des individus – détenteurs d'une puissance politique certaine – que des « nations » qu'ils ne feraient que gouverner. De façon complémentaire, les auteurs soulignent la difficulté de traiter de relations « extérieures » quand le consensus n'est pas arrêté sur qui a le droit de parler pour tous et quand les relations « intérieures » n'en diffèrent pas fondamentalement.

La seconde est de composer avec le caractère anachronique du terme de « diplomatie ». C'est au début de la section *Questions et débats* – on pensera peut-être que cela aurait pu apparaître plus tôt dans le développement – qu'une réponse est fournie à cette difficulté. Selon les auteurs, et on peut les suivre sur ce point, la diplomatie est, pour le Moyen Âge, « l'ensemble des activités de représentation, d'échanges, d'information et de négociations politiques menées au nom d'un pouvoir auprès d'autres pouvoirs qui ne sont pas soumis à une même autorité temporelle ». Si cela laisse dans l'ombre les délégations de sujets vis-à-vis de leur prince ou de l'autorité dont ils dépendent, ce choix offre sa cohérence au volume.

Comme les autres volumes de cette série, *Diplomatie et « relations internationales » au Moyen Âge* est divisé en trois. L'« État des savoirs » constitue un véritable tour de force. Ses deux premiers chapitres, déjà évoqués,

suivent l'évolution des structures des puissances politiques dans une très fine synthèse de sept siècles d'évolution des configurations politiques et évoquent les conditions matérielles (voies terrestres et aquatiques) et pratiques (langue, écrit, archivage) de l'échange. Ils mettent en évidence combien ses modalités s'homogénéisent, de façon générale, à la fin du Moyen Âge, sans que cela n'empêche des différences de rythmes très sensibles. Le troisième se concentre sur le rôle capital, à la fois social et juridique, de l'amitié et de l'amour dans l'établissement de relations entre princes. Ce qui est en fait une fusion entre vertu chrétienne et droit public romain se réalise à l'époque mérovingienne. Par voie de conséquence, la rencontre physique demeure un élément clef des échanges « internationaux », mais n'est jamais univoque. Elle peut dire la tension comme l'amitié sincère, qu'elle soit rare ou fréquente. Mais dans tous les cas, elle implique également un grand nombre de participants, qui viennent doubler les liens noués par leur souverain et s'en porter garants, témoins. Par ces individus, ce sont les principautés qui s'unissent. Cette façon de faire met quelque peu hors-jeu les seigneuries collectives, comme les villes, qui n'ont pas d'individualités en qui s'incarner aisément. Enfin, à la fin du Moyen Âge, la règle voulant que le supérieur reçoive l'inférieur tend à s'effacer, signe de nouveaux cadres des échanges. Cette section s'achève par une véritable « autopsie » des préparatifs et des rencontres diplomatiques. Très utile, elle offre une vision complète des événements « diplomatiques » qui offre à tout chercheur de très utiles points de référence et de comparaison.

La seconde section, *Questions et débats*, débute avec une très claire explication des chronologie et causes des mouvements de valorisation-relégation-valorisation de cet objet de recherche dans l'historiographie. Le poids des traditions et revendications nationales, capitales pour expliquer l'intérêt qu'on lui témoigna très tôt et les axes de recherches empruntés, portait également en germe les raisons de sa condamnation, entre autres par l'École des Annales. Ce seront ensuite les événements de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup>, et les questions posées par la décomposition d'un monde bipolarisé et la multiplication d'acteurs diplomatiques supra ou infranationaux qui rendront de sa vigueur à la discipline, en lui offrant d'autres champs de réflexion à explorer.

Elle se poursuit par ce qui fait une grande part de l'intérêt de la *Nouvelle Clio*, la suggestion de nouvelles voies de recherche. Dans le cas présent, il s'agit de dépasser les deux paradigmes dominant la recherche : la césure représentée par la création des ambassadeurs permanents et la *translatio* des usages diplomatiques, de Rome à l'Italie en passant par Byzance – qui font du Moyen Âge, au mieux, une page blanche. Les auteurs proposent plutôt d'articuler histoire de la diplomatie et histoire interne et générale des régimes politiques ; d'adopter une approche comparatiste (en ce compris à propos des effets locaux de la diplomatie) ; d'envisager la diplomatie comme une pratique d'interactions liées ou parallèles à d'autres modes de relations (militaire, économique...) ; d'aborder les rituels diplomatiques ; d'étudier les valeurs et pratiques de la négociation tout comme les logiques d'argumentation mobilisées dans les correspondances ; de considérer comment et en quoi la diplomatie véhicule des informations sur l'étranger ; d'interroger l'existence d'un droit international (dont ils livrent une esquisse dans la dernière partie de leur travail) ou encore d'ouvrir la réflexion aux dimensions spatiales,

architecturales, matérielles et iconographiques de la diplomatie. Si un reproche, mineur, devait être formulé à l'encontre de ce remarquable travail, ce serait sans doute de ne pas consacrer de développements à ce que l'on pourrait qualifier d'« extra-technique », comme le rôle de la diplomatie dans les échanges culturels.

Enfin, la bibliographie – traditionnel troisième pilier des volumes de cette série – impressionne par sa richesse et sa taille (2946 titres apparaissent au long des 315 pages de cette section). Elle paraît toutefois un peu trop éclatée entre d'innombrables titres et intertitres qui en compliquent légèrement l'usage. Les sous-rubriques se recoupant très régulièrement, il convient de voyager entre elles afin d'avoir une vision claire des outils qui pourraient se révéler utiles dans le cas d'une recherche particulière. Mais sans doute est-ce là la rançon du souci des auteurs d'offrir une vision aussi exhaustive que dans leurs deux précédents chapitres de ce que fut la diplomatie médiévale conduite en Occident ou par les puissances occidentales auprès de pouvoirs voisins. – Christophe MASSON (Université de Liège).

***Histoire culturelle et artistique du Moyen Âge – Cultuur- en kunstgeschiedenis van de Middeleeuwen***

TÉTREL (Hélène) & VEYSSEYRE (Géraldine), éd(s). *L'Historia regum Britannie et les « Bruts » en Europe*. Tome 1 : *Traductions, adaptations, réappropriations (XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)* ; tome 2 : *Production, circulation et réception (XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Classiques Garnier, 2015 & 2018 ; deux vol. 15 x 22 cm, 370 et 612 p. (RENCONTRES, 106 & 349 ; CIVILISATION MÉDIÉVALE, 12 & 32). Prix : 29 & 49 €. ISBN 978-2-8124-3319-1 & ISBN 978-2-406-07199-0. – L'œuvre de Geoffroi de Monmouth compte parmi les plus fascinantes et les plus influentes que le XII<sup>e</sup> siècle nous ait transmises. *L'Historia regum Britannie* (« Histoire des rois de Bretagne »), composée dans les années 1130, fut rapidement diffusée et fit connaître à tout l'Occident latin les figures d'Arthur et de Merlin, mais aussi une foule d'autres événements et personnages depuis les temps mythiques de Brutus, qui donne son nom à la Bretagne, jusqu'à l'établissement de la domination saxonne sur l'île au cours du VII<sup>e</sup> siècle. L'inventivité et le génie de l'auteur lui permirent d'offrir à ses lecteurs un récit fourni qui comblait les manques de l'historiographie insulaire et rendait aux Bretons une place prépondérante que les œuvres de Bède et d'autres historiens leur avaient déniée. Le succès de l'œuvre se traduit d'abord par le grand nombre de manuscrits qui, dès le XII<sup>e</sup> siècle, furent copiés et ont été conservés ; cet effort de copie se poursuivit tout au long du Moyen Âge (plus de deux cents manuscrits), sans compter la circulation à part, sous la forme de livrets distincts, des prophéties de Merlin que Geoffroi avait offertes au public quelques années auparavant, puis intégrées dans *L'Historia*. Dans le même temps, l'œuvre a été traduite, adaptée, résumée ou amplifiée en plusieurs langues vernaculaires, donnant naissance à la tradition littéraire des « Bruts », ainsi appelés du nom de Brutus, première figure majeure de l'œuvre maîtresse. Ces « Bruts », plus ou moins longs et plus ou moins complets, forment une vaste nébuleuse qui ouvre sur l'ensemble de la littérature arthurienne qui en procède.

Cette nébuleuse complexe et interconnectée forme la matière de ces deux volumes, parus à trois années de distance, dont la qualité et l'intérêt sont